

La prière

Par Bernard BAUDOUR

Je voudrais tant lui adresser un compliment. Il a retrouvé le charme de sa jeunesse depuis qu'il s'est installé dans ce hameau de verdure et de vieilles pierres. Il paraît plus serein, plus reposé. Je ne l'entends plus gémir à chaque visite de ses enfants et de ses petits-enfants. Il les accueille avec tendresse, presque avec gentillesse. Il n'a jamais un mot plus haut que l'autre. Notre fils, qui a pourtant réussi brillamment dans les affaires, n'est plus accablé par des remontrances sarcastiques comme c'était le cas, chaque fois qu'il remettait les pieds à la propriété. Notre fille n'est plus traitée — c'est à peine si j'ose le dire — de salope et de traînée comme après chaque repas arrosé où elle se voyait reprocher une tenue trop légère et des amants trop stupides. Et le plus merveilleux, il ne se lamente plus quand ses deux petits-enfants s'ébattent autour de lui. Il accepte même qu'ils le chevauchent et le bousculent. Il participe sans rechigner à tous leurs jeux. C'est un véritable miracle. Je suis heureuse et épanouie de cette métamorphose.

Encore le mois dernier, je m'étais plainte à ma meilleure amie, Helen. Je lui avais avoué mon chagrin et ma crainte de sombrer dans la mélancolie. Le caractère de chien d'Édouard me rendait la vie de plus en plus impossible.

— Tu es ingrate, me répondit-elle, la plupart des canidés possèdent une nature plus généreuse et un aspect moins revêche que ton mari. Ils mordent moins souvent et beaucoup moins fort.

Elle avait ri à contrecœur et avait tenté de me consoler.

— Tu ne le changeras plus à son âge et puis il doit bien détenir une qualité fondamentale qui justifie toutes ces années en couple ?

J'ai réfléchi. J'ai cherché dans ma mémoire une chose que j'adorais chez lui.

Je me suis revue le jour de notre mariage. Comblée de bonheur et triomphante à son bras, la vie m'offrait le plus élégant parti du pays. Mes amies étaient folles de jalousie. Il ressemblait à un agent secret dans son smoking noir avec le nœud papillon. Moi je portais une robe en taffetas changeant aux tons pastel. Je rayonnais. Lui était beau, grand, costaud, musclé, le visage d'un acteur américain des années soixante, le menton anguleux, les yeux sombres, le teint hâlé.

Mais il n'était pas le seul ! Une multitude de prétendants, tous aussi agréables, me courtoisaient. Non, sa beauté n'était pas la chose que j'adorais en lui.

Il était riche. Il héritait grâce à cette union d'un empire industriel. La fusion de la cartonnerie de mon père et de l'entreprise de transport du sien créait une multinationale florissante capable de générer une somme astronomique de dividendes.

Mais il n'était pas le seul, là non plus ! Nous baignions dans l'argent et quelques généreux princes arabes me promettaient des palaces que je n'aurais jamais dû refuser. Non, sa fortune n'était pas la chose que j'adorais en lui.

Après ces deux qualités primordiales, mon amie Helen m'a encore suggéré d'autres aspects qui auraient pu correspondre à ce qu'elle définissait comme fondamental.

— Sa générosité ?

— Tu veux rire ! Il n'a jamais donné un franc à aucune ONG, ni même aux Restos du cœur. Il les traitait de profiteurs et de gauchistes malfaisants. Il aurait craché sur un mendiant si son éducation ne l'en avait empêché.

— Ses performances au lit ?

J'ai pouffé.

— Avec toi peut-être, mais avec moi, il a toujours été d'un flasque et d'un glauque !

Elle a rougi. Son aventure avec Édouard était un secret de polichinelle.

— Sa tendresse ?

— Arrête de chercher, je t'en prie !

Le drame était là : je n'avais plus aucun souvenir de la chose qui m'avait poussée à épouser un être aussi abject.

Le bel homme sportif et svelte était devenu un sédentaire bedonnant et chauve. Il utilisait l'amour qu'il lui restait avec beaucoup de réserve et à l'image de ses placements, uniquement dans des paradis fiscaux et pour d'autres que moi. Par contre, il me distribuait sa perfidie et ses turpitudes comme une pluie d'orage dispense ses gouttes.

Par bonheur, depuis deux semaines, tout a changé ou plutôt tout est redevenu comme avant et même comme jamais.

C'était un samedi. Monsieur jouait au golf. Il tentait de « rendre une carte en dessous de 21 ». Ces expressions ésotériques ne signifient rien pour moi. Je lui ai toujours demandé de m'épargner le récit de ses exploits sportifs. Mais il semblait obnubilé par je ne sais quel bunker à dessabler, quel trou à combler et quel fer à dérouiller.

Je lui avais dit qu'à son âge, se secouer comme une danseuse pour taper sur une sphère de quatre centimètres de diamètre présentait quelques risques.

Comme d'habitude, il ne m'a pas écoutée.

Il a su que j'avais raison quand son sang déchira la paroi artérielle. Une petite fissure anodine, un amas de graisse généreux et un endothélium malade s'étaient donné rendez-vous pour une conspiration. Alors sans prévenir, à la fin d'un ultime mouvement de hanches, les cellules musculaires se mirent en branle et migrèrent vers la couche interne. Pas de pardon ! Ce fut l'explosion jubilatoire. Une douleur dans la poitrine insupportable le fit s'étaler sur le green du quatorzième trou, quelques vomissements jaunâtres sortirent de sa bouche et remplirent l'orifice destiné à la balle de son adversaire. Ce dernier, le député Delaplace, croyant avoir affaire à un mauvais perdant ajouta deux coups de pénalité pour déconcentration et obstruction. Quand lors du brunch, il m'a pris la main et m'a raconté sa méprise avec un air de compassion, je n'ai pas pu m'empêcher de rire et j'ai dû m'excuser en simulant une allergie au pollen. Me mettre dans un tel état devant ma famille et mes amis ! Mon mari se farcit un infarctus et lui compte les points !

Helen a eu à l'égard du parlementaire cette réflexion remplie de bon sens : « Qu'il est con, celui-là ! »

Elle a tenu à m'accompagner pour rendre visite à Édouard. Le connaissant pour ainsi dire dans les moindres recoins, elle m'avait soutenue dans mon calvaire et elle méritait d'être logée à la même enseigne que moi.

Au début de cette infidélité, j'étais plutôt satisfaite. Helen l'épuisait assez pour qu'il m'accorde quelques heures d'indifférence par semaine. J'ai même espéré, grâce à cette relation extraconjugale, que mon mari découpe sa méchanceté et la distribue en parts égales entre sa maîtresse et sa femme. J'ai été déçue. Il possédait une réserve suffisante pour nous en donner à chacune une part entière. Très vite, elle fut traitée avec autant d'égards que moi : raillée, rabaissée, négligée et bafouée.

Mais aujourd'hui, tout cela est oublié. Édouard a cessé de nous houspiller depuis son accident. Il a été emmené d'urgence à l'hôpital et quand il est sorti, nous avons organisé une grande fête à son honneur. Un monsieur en robe noire a parlé de sa vie, de son œuvre, rien qu'avec des mots choisis remplis de bienveillance. Les enfants ont souligné combien il était généreux et attentif et ses petits-enfants ont lu quelques vers préparés par leurs parents. Il n'a pas bronché. Il ne les a pas renvoyés. Son visage resplendissait, j'ai même eu du mal à le reconnaître. Il paraissait écouter tout le bien qu'on disait de lui. Je pense que ce jour-là, il a été touché par la grâce. Je ne vois pas d'autre explication.

J'ai eu peur qu'il gémissse quand les préposés l'emmenèrent dans sa nouvelle résidence. C'était clair que nous ne pouvions pas le garder à la maison, le médecin nous le déconseillait.

Même si avec quelques dons, c'eût été possible, ce n'était pas l'usage. Mais il a accepté l'éloignement, comprenant que c'était mieux pour lui. Je ne le reconnaissais pas : quelque chose avait changé.

Helen et moi poussons la grille main dans la main. Les cailloux du sentier crissent sous nos pas comme s'ils gémissaient de plaisir. Lors de mes premiers tête-à-tête, j'angoissais. J'avais sans cesse la crainte qu'il me reproche un retard, un oubli ou je ne sais quelle baliverne. Mais j'avais tort. Jamais plus il n'eut un mot déplacé, jamais plus un blâme ou une remontrance.

Nous avançons dans l'allée qui conduit chez lui. Le bâtiment est monumental, bien décoré, mais la pierre a un peu vieilli. Ce sont ses arrière-grands-parents qui l'ont fait ériger.

C'est ici, en contemplant cet édifice que je me suis souvenue de cette chose que j'adore en lui, cette chose qui me donne enfin la joie, la tendresse et la quiétude que j'avais oubliées. Depuis, à chaque visite, immobile et digne, presque au garde-à-vous, je répète cette prière tout bas devant sa dernière demeure : « Ce que j'adore chez toi Édouard, c'est la mort ! ».